

droits maternels, et quittant souvent la chambre pour qu'elle fût plus libre. Parfois aussi la vigilante sœur Marthe descendait, allait et venait dans le château pour chercher tout ce qui lui était utile. La jeune femme restait alors seule avec son jeune fils, elle le regardait, elle cherchait à saisir sur son petit visage le moindre indice de souffrance ou de bien-être. Parfois, absorbée dans sa contemplation, il lui semblait tout à coup que l'enfant prenait avec Louis une ressemblance frappante et, sans savoir pourquoi, elle en était bien aise. Au moins serait-elle sûre qu'il deviendrait un honnête homme, et son orgueil maternel se complaisait à cette pensée.

La nuit arriva et elle déclara qu'elle la passerait près de lui avec sœur Marthe. Elle arrangea devant la fenêtre un grand fauteuil et s'y installa pendant que l'active religieuse, après avoir allumé la lampe de nuit dont la lumière douteuse se répandait dans la chambre en lueurs vacillantes, allait s'agenouiller pieusement devant Dieu, après sa laborieuse et humble journée. Livadia la regardait avec étonnement ; elle savait que sœur Marthe était de grande famille et cherchait à comprendre l'attrait puissant qui lui avait fait abandonner son nom et sa fortune pour se dévouer aux modestes fonctions de garde-malade. Bien des pensées passèrent en son esprit dans cette nuit solitaire dont la longueur ne fut interrompue que par les gémissements de l'enfant qu'elle s'efforçait, aidée de la sœur, de soulager de son mieux. C'était la seconde nuit que Livadia passait sans dormir, et, malgré l'énergie de son éclatante santé, la fatigue se faisait sentir à elle par l'agitation de son esprit surexcité. Dans cette demi-obscurité, après les événements de Milan et sous le coup de ses inquiétudes actuelles, les figures de tous ceux qu'elle avait connus et aimés passaient devant ses yeux comme passent les ombres au soleil couchant, les unes démesurément grandies, les autres à demi brisées et effacées. Certaines vérités lui apparaissaient vivantes ; d'autres, voilées encore, se présentaient à son esprit avec la timidité de nouvelles venues. Elle aurait pu répéter les deux vers de Dante :

*Ad ogni passo por al volo
Mi sentia crescer le penne*

Ce qui commençait surtout à la frapper, ce qu'elle n'avait jamais entrevu jusque-là, c'était la grandeur morale qui peut se cacher sous les dehors les plus humbles, une vertu héroïque sous des actions banales ; une vie remplie sous des apparences paisibles. Elle était pénétrée d'une joie inconnue en sentant qu'elle était utile à Ivan, qu'elle avait découvert, pour le soigner, des délicatesses réservées au